

On ne connaissait pas de plus grande maison au pays que celle du vieux Rantzau, avec hangars, jardins sur la rivière, des écuries pour quinze pièces de gros bétail, et des granges pour entasser foin, paille, fourrages de toute sorte, autant qu'il en faut pour toute l'année.

En outre, belles caves, distillerie et buanderie, enfin une maison superbe, récrépité à neuf et les volets peints en vert.

Jean était content, il trouvait tout naturel d'avoir la maison du père; mais cet article du testament ne plaisait pas à Jacques, qui fit bâtir aussitôt une maison en face de l'autre, séparée seulement par la rue, hangar contre hangar, grange contre grange, écuries contre écuries, portes contre portes, fenêtres contre fenêtres, avec une place semblable pour le fumier, le fagotage et le bois.—C'était une déclaration de guerre! Jean le comprit. Mais ce qui l'ennuya bien plus, c'est que, trois mois après, Jacques acheta le grand pré de Guisi, le plus beau pré du vallou, et qu'il le paya comptant douze mille francs, ce qui ne s'était jamais vu et ne se reverra sans doute jamais aux Chaumes.

Jean, en apprenant cela, devint tout pâle; il ne dit rien, car les Rantzau sont trop fier pour crier contre leur propre famille; mais les deux frères, l'un en face de l'autre, forcés de se voir vingt fois tous les jours, ne s'adressaient plus la parole. Ils allaient et venaient, sans avoir l'air de se connaître. La femme de Jean venait de mettre au monde une petite fille, celle de Jacques un garçon. Tout le village et la vallée se partageaient entre ces deux hommes, donnant raison ou tort à Jacques ou à Jean, chacun selon ses intérêts.

C'est dans cet état que je trouvai le pays, sous le règne de Louis XVIII, lorsque je vins remplacer aux Chaumes l'ancien instituteur Labadie, hors de service à cause de son grand âge, et que j'épousai sa fille unique Marie-Anne, à laquelle je dois tout le bonheur de ma vie depuis cinquante ans, et qui m'a donné de braves enfants.

Le beau-père et moi nous continuâmes de vivre ensemble au logement de la maison d'école; il m'aidait encore quelquefois dans mon travail et me prodiguait les meilleurs conseils.

« Ne vous mêlez jamais des affaires du village, Florence, me disait-il; n'entrez dans aucune querelle particulière; tâchez d'être bien avec tout le monde. Remplissez vos devoirs à l'école, à l'église, à la mairie, avec zèle, et respectez ceux qui peuvent vous donner des ordres. Cela ne vous empêchera pas d'avoir votre opinion sur tout, mais n'en dites rien. De cette manière vous pourrez vivre en paix et faire quelque bien autour de vous. »

Ainsi parlait cet excellent homme. Il me raconta la haine terrible que se portaient les frères Rantzau, me recommandant pour eux, encore plus que pour tous les autres, d'être prudent; recommandation d'autant plus sage que les enfants de Jean et de Jacques devaient tôt ou tard venir à mon école, et que la moindre préférence marquée pour l'un ou pour l'autre pouvait me faire le plus grand tort.

Ces premières années où le jeune homme quitte son pays et va chercher fortune ailleurs sont les plus pénibles de la vie; heureux celui qui trouve un bon conseiller: il évite souvent des fautes irréparables. Moi, je n'ai pas eu de regrets par la suite, ayant toujours écouté les conseils de la prudence, et ces premiers temps me reviennent avec plaisir.

Quelle différence entre la plaine que je quittais et la montagne où je me trouvais alors! Mon vieux maître de Dieuze, en Lorraine, homme instruit pour l'époque, m'avait donné le goût des choses naturelles, l'amour des plantes et des insectes; il m'avait appris le peu de musique qu'il savait. Combien ces premières études me furent utiles!... Combien elles servirent à me faire prendre en patience le travail souvent ingrat de l'école!... Tous les soirs, aussitôt après la classe, je passais la bretelle de mon petit herbier sur l'épaule et je grimpais le sentier de la côte. Les grands genêts en fleur, les bruyères roses, les mille plantes sauvages attachées aux rochers; les mouches dorées, argentées, couvertes de velours sombre ou de soie élatante, qui s'élevaient à chaque pas et produisaient aux derniers rayons du jour un bourdonnement immense, toutes ces choses me remplissaient le cœur d'attendrissement.

J'allais, je choisissais; n'ayant pas grande science, je croyais toujours faire quelque découverte. Et puis en haut, contre les ruines du vieux château, où les ronces et le vieux lierre de cent ans tout flétri s'étendent sous les jeunes corbeilles vivaces, je m'arrêtais, regardant la vallée calme et paisible, la rivière miroitante, les petits toits à la file, l'église, la maison de cure avec sa gloriollette et son rucher, le moulin, les scieries lointaines déjà dans l'ombre, et ce spectacle me faisait rêver... Je me disais :

« Voilà le coin du monde où tu vas passer ton existence. Regarde! C'est ici que tu dois rendre service à tes semblables, élever les enfants que Dieu te donnera, et puis te reposer dans la paix du Seigneur. Travaille, étudie... Qui sait si parmi les élèves assis sur les bancs de ton école, en guenilles et les pieds nus, pauvres, ignorants, presque abandonnés comme les sauvagons de la forêt, qui sait s'il ne se trouvera pas un homme utile, bienfaisant et même remarquable par ses lumières? Car le Seigneur ne regarde pas aux conditions: il sème partout le bon grain. Tâche de suivre son exemple! Beaucoup de tes leçons tomberont dans les ronces, beaucoup sur le rocher; mais, pourvu qu'une seule graine utile tombe dans la bonne terre, tu seras heureux. »

Ainsi venait le soir.

Alors je redescendais lentement la côte, songeant aux nouvelles plantes que j'avais recueillies, aux nouveaux insectes que j'avais piqués sur mon chapeau, et tâchant de les classer, non d'après la science, je n'avais pas assez de savoir ni de livres pour cela, mais d'après les familles de plantes et les appellations du pays.

Le beau-père, qui m'attendait sur la porte, en me voyant revenir à la nuit close s'écriait :

« Vous êtes en retard, Florence: Marie-Anne a la table mise depuis une heure, la soupe ne sera plus chaude. »

Il riait.

« Hé! monsieur Labadie, lui disai-je, que voulez-vous? On trouve tant de belles choses dans vos montagnes!... c'est une bénédiction.

—Allons, montons, montons! » faisait-il de bonne humeur.

Ma femme était là souriante. On soupait; on causait; je parlais de botanique et le beau-père s'écriait :

« Oui, je comprends cela! De mon temps c'était affaire de savants. Nous autres dans nos montagnes, nous n'entendions parler de M. de Buffon, de Linné, de Jussieu, que par hasard.